

DOULEUR, EXIL ET DÉCHÉANCE DANS *LE BAOBAB FOU* DE KEN BUGUL

Isabel Esther González Alarcón

Universidad de Almería

RÉSUMÉ: Il est des blessures qui ne guérissent jamais. Des déchirures tellement profondes qu'elles déchiquent l'âme et stérilisent l'esprit. C'est ainsi que se sent le personnage principal du roman autobiographique de Ken Bugul. La jeune femme, résultat d'une enfance malheureuse et d'une éducation française, ne trouve sa place ni dans son pays ni en Europe. Traînant après elle les restes d'un abandon maternel, cherchant désespérément l'amour, ou ce qui peut y ressembler, et s'insurgeant contre les valeurs véhiculées par la culture imposée, Ken va tomber dans tous les pièges et goûter à tous les fruits défendus. Ce roman, comme un cri de rébellion, est dirigé non seulement aux Occidentaux mais aussi aux Africains. Et la femme, la femme forte qui se relève après être tombée dans des abîmes de déchéance, peut continuer sa lutte harassante contre la folie et le désespoir, le racisme et la bêtise humaine.

MOTS CLÉS : Mère, colonisation, occident, exil, décadence, angoisse.

DOLOR, EXILIO Y DECADENCIA EN *LE BAOBAB FOU* DE KEN BUGUL

RESUMEN: Hay heridas que nunca se curan. Heridas tan profundas que desgarran el alma y paralizan la mente. Así se siente la protagonista de la novela autobiográfica de Ken Bugul. La joven, producto de una infancia desgraciada y de una educación francesa, no encuentra su lugar ni en su país ni en Europa. Arrastra el trauma de un abandono materno, buscando desesperadamente el amor, o algo que se le parezca, y, al rebelarse contra los valores de la cultura impuesta, Ken caerá en todas las trampas y probará todos los frutos prohibidos. Esta novela, a modo de grito de protesta, no sólo se dirige a los occidentales sino también a los africanos. Y la mujer, la mujer fuerte que se levanta después de haber caído en los abismos de la desgracia, puede continuar su incesante lucha contra la locura y la desesperación, el racismo y la necedad humana.

PALABRAS CLAVE: Madre, colonización, occidente, exilio, decadencia, angustia.

Le baobab est le symbole national du Sénégal, c'est l'arbre à palabres, l'ancêtre de tous. Sans cet arbre-totem le village n'existe pas. Il abrite, rafraîchit, protège la communauté. Fort, pratiquement immortel, il accueille sous ses branches tous les habitants du village qui se placent sous sa protection. Référent de l'écrivaine sénégalaise Ken Bugul¹, le baobab c'est l'Afrique immense et colorée, tendre et tutélaire : son pays. Il semblerait que ce village idéal ne puisse que combler de bonheur ses villageois, c'est mal connaître Ken Bugul. Le bonheur est parfois tellement fort et violent qu'il se brise définitivement et détruit l'être qui se croyait à l'abri. Pour cela il suffit qu'une mère abandonne son enfant et c'est la chute vertigineuse vers le mal de vivre et la sensation, terrifiante et atroce, du rejet. Ce roman autobiographique, courageux et cruel, est une thérapie pour l'auteur. Une thérapie qu'elle nous invite à partager, sans rien cacher, sans hypocrisie et sans pudeur, car c'est bien de cela qu'il s'agit : une descente aux enfers². Et, c'est bien connu, il vaut mieux faire ce genre de voyage en compagnie, la peur et la honte seront plus supportables...

Le village, nid et berceau, chaleur et tendresse, amour et protection est, et sera toujours pour elle, le refuge idéal lors des nombreuses douleurs de son séjour européen. Chaleur et couleur luttent contre froid et indifférence. Ses souvenirs sont les seules armes qui la sauvent du désespoir et du suicide :

Le village entier avait pris cette forme d'existence où le beau s'entremêlait avec le quotidien et le rêve. Le soir, au coucher du soleil, les anciens faisaient des sacrifices aux ténèbres.

Vu de loin, le village tout en banco et toitures de paille sèche, semblait s'offrir comme une vierge à la vie. Malgré une apparence d'inanimation, il grouillait comme une termitière. Tout le monde y était heureux, car tout le monde partageait tout. La naissance, la vie et la mort. Les douleurs et les peines, les bonheurs et les joies. Dans ce village, les gens étaient ensemble. Les vieux vieillissaient et les naissances étaient

1. Ken Bugul, de son vrai nom Mariétou Mbaye Bilémoa est née à Ndoucoumane, au Sénégal. Son père, un marabout de quatre-vingt cinq ans l'élèvera lorsque sa mère abandonne le domicile conjugal (Ken a cinq ans). Son enfance sera marquée par une immense solitude et un désespoir déchirant que seule la nature de son Ndoucoumane natal, sable et baobabs, peut guérir. Après d'excellentes études à l'Université de Dakar, Ken continue ses études en Europe, plus précisément en Belgique, où elle va essayer d'oublier ses origines pour devenir une femme moderne. Son exil ne fera qu'exacerber sa quête identitaire, quête qui va l'emmener aux limites de la folie et de la destruction.

2. "La prise de la parole autobiographique d'une femme sénégalaise au début des années 1980 qui s'est exprimée ouvertement sur ses sentiments mitigés envers sa famille, sur la migration problématique vers l'Occident et sur ses expériences sexuelles a été perçue comme scandaleuse par un certain public et par une partie de la critique littéraire" (Gehrmann, 2004 : 181).

accueillies comme l'immortalité. Le nouveau-né était toujours une réincarnation (Bugul, 1982: 18).

L'Afrique peut être une mère douce et bienveillante, comme la mère de Ken semble l'être *Le plus jeune des enfants s'était réfugié dans les cuisses chaudes de la mère en se serrant très fort. Il n'avait pas peur. Il voulait se rassurer, s'imprégner de la présence de la mère* (Bugul, 1982: 19). Mère-Afrique, Père-Baobab, que de mélancolie pour une femme perdue dans ses contradictions intimes! Comment vivre si à cela s'ajoutent les blessures à vif laissées par le colonialisme ? Comment vivre si l'on ressent comme une appartenance la culture française et la sénégalaise ? Comment survivre si l'on a la peau noire et l'on considère que les ancêtres sont gaulois, ces Gaulois aux moustaches conquérantes des manuels d'Histoire de France ? Ce drame, à l'origine drame intime, s'élargit en cercles concentriques jusqu'à devenir le drame des africains colonisés qui, faisant fi de la couleur de leur peau et de leur origine, se sont sentis le résultat *aussi* d'une culture occidentale. Se sentir exister c'est faire un voyage aux sources, sources faussées par la culture imposée par les conquérants, voyage initiatique qui corrompt et détruit au lieu de régénérer et enrichir l'être qui le fait : *Je partais très loin. Je m'arrachais pour tendre vers le Nord. Le Nord des rêves, le Nord des illusions, le Nord des allusions. Le Nord référentiel, le Nord Terre Promise* (Bugul, 1982: 33). Le départ vers ce qu'elle croit son avenir, se fait sous de mauvais augures: c'est le bêlement désespéré d'un mouton, animal innocent par excellence et généralement sacrifié, qui résonne à ses oreilles comme un signe du destin *Je détournais la tête, ayant de plus en plus dans les oreilles le bêlement désespéré du mouton -égaré peut-être- et me précipitai sur la piste qu'un vent balayait à tort et à travers [...] Et toujours le bêlement désespéré du mouton qu'on dirait enregistré et incrusté dans mes oreilles...*(Bugul, 1982: 35). Ce voyage longuement désiré se transforme en une fuite en avant, fuir, toujours fuir jusqu'à percuter l'impossible et s'écrouler vaincue à jamais. Le verbe *arracher* revient souvent dans le récit *S'arracher... J'avais l'impression d'être arrachée à moi-même* (Bugul, 1982: 39). Ce verbe est très imagé, il exprime la violence et la douleur d'une jeune fille qui, perdue dans son désespoir et les ténèbres du mal de vivre qui la tenaille, ne sait plus que souffrir :

...pleine de mes petits secrets, comme j'avais toujours pleuré seule. La mère ne m'avait jamais vu pleurer. Mon âme et mon corps saignaient inlassablement. [...] je me disais que tout ceci allait s'arranger dans le nord sans problèmes. La Terre Promise. Le martyre ne serait plus long.

J'avais fermé les yeux pour mieux *imager* mon labyrinthe intérieur à travers les dédales d'un monde connu seulement par désespoir, par vide affectif et par manque

de forêt sacrée [...] et c'est à ce moment aussi que le bêlement désespéré du mouton me revint, comme par magie, du fond de la mémoire (Bugul, 1982: 39-40).

L'Afrique c'est la chaleur humaine, la tribu et un mélange coloré et indéfinissable de paysages qu'elle porte en elle et qu'elle sait s'éloigner pour longtemps, peut-être à jamais. Sa chance peut se convertir en malheur, elle le pressent et dès le début nous sentons que cette expérience est vouée à l'échec :

J'avais renouvelé une demande de bourse. C'était plus pour partir que pour aller vraiment continuer des études à l'étranger. Je voulais découvrir quelque part ou en quelqu'un le lien sacré qui me manquait. Pourquoi ne pas aller à la recherche de "mes ancêtres les Gaulois" ? Dieu exauça le vœu. La bourse me fut accordée. Et ce fut le grand départ (Bugul, 1982: 178).

Elle va donc retrouver ses "ancêtres portant longues tresses blondes et braies" en Belgique, et les premiers froids l'accueillent dans cet avion, ces froids qui la pénètrent autant physiquement que psychologiquement et ne vont plus la quitter (Bugul, 1982: 34).

Le froid envahit le corps et l'esprit, à partir de là le texte va s'organiser sous forme de *flash-back*. A chaque expérience traumatisante se reflète, comme dans un miroir, le souvenir ou le désir du cocon familial et la façon, chaleureuse, dont les africains réagissent à un problème semblable.

L'Afrique lui manque, ses animaux, la famille réunie (soeurs, frères, enfants...). Elle appartient à une culture où tout le monde dort ensemble. Ken regrette la chaleur, *son* soleil africain. L'Europe est bien différente.

Jusqu'à présent, l'écrivaine tout à son désir d'occidentalité et croyant fermement que la culture française intériorisée à l'école en fait une citoyenne comme les autres, se rend compte qu'elle n'est pas "comme les autres", qu'elle est différente, qu'elle est étrangère enfin (Malonga, 2004: 169). Dans la rue, elle devient invisible pour les "Blancs", elle n'existe pas, elle n'est pas à sa place dans cette société qui ne la voit pas³. C'est toute sa vie de femme cultivée et brillante est effacée dans les yeux de ces gens qui passent sans un regard et c'est la fin de

3. "Ici tout le monde marchait trop vite. J'avais aussi nonchalemment qu'un fauve rassasié en promenade dans la brousse. J'étais bousculée, parfois projetée de tous les côtés. Je m'étais arrêtée à plusieurs reprises pour chercher à me faufiler entre ces personnes qui couraient presque dans tous les sens" (Bugul, 1982: 47).

son monde imaginaire, un monde où, c'est ainsi qu'elle va l'exprimer dorénavant, les colonisés ont été trompés et exclus définitivement:

La façade en miroir d'une vitrine me renvoya le reflet de mon visage, je n'en crus pas mes yeux. Je me dis rapidement que ce visage ne m'appartenait pas : j'avais les yeux hors de moi, la peau brillante et noire, le visage terrifiant, j'étouffais à nouveau parce que ce regard là, c'était mon regard [...] Les gens tout autour de moi avaient la peau blanche jusque derrière les oreilles [...] Comment ce visage pouvait-il m'appartenir ? Je comprenais pourquoi la vendeuse m'avait dit qu'elle ne pouvait rien faire pour moi. Oui, j'étais une noire, une étrangère. Je me touchais le menton, la joue pour mieux me rendre compte que cette couleur était à moi.

Oui, j'étais une étrangère et c'était la première fois que je m'en rendais compte. (Bugul, 1982: 50).

Étrangère ? Comment peut-on être étrangère quand on se sent appartenir à une même culture, avoir les mêmes désirs et les mêmes buts ? Lutter contre l'évidence va ouvrir sous ses pas le piège qui va l'engloutir. Ken Bugul, fille du Sénégal et produit de la culture française, va démontrer au monde que la société occidentale se trompe et que la raison est de son côté. Quels sont les panneaux dans lesquels il ne faut pas tomber ? l'avortement ? les drogues ? la maltraitance ? la prostitution ? le désespoir ? Ken va tomber dans tous. Par ignorance, par faiblesse, par curiosité aussi. Tous jalonnent ce chemin qu'elle doit parcourir pour se débarrasser de ses illusions et de ses échecs (Man, 2007: 188). Tout détruire pour repartir, propre et sans oripeaux qui puissent gêner. Libre enfin et pour toujours, fière de qui l'on est, et d'être à la place où l'on doit être pour avoir accès au bonheur, ou au moins à un semblant de bonheur et de paix.

Chemin difficile s'il en est ! Sa recherche de tendresse, (pas d'amour, Ken connaît la différence) aboutit à une grossesse non désirée, elle qui adore les enfants, et la seule solution qui est à sa portée en est l'interruption. À nouveau dans son esprit surgit un *flash-back* qui la laisse pantelante et dangereusement déprimée :

Le colonialisme avait tout ébranlé. Et la conscience s'était noyée dans l'aliénation d'une troisième dimension fascinante et atroce. Mais je ne voulais pas être consciente de tout cela et réagir. Je refusais de croire que le colonialisme en était la seule cause. Là-bas, si j'y étais restée [...] je n'aurais jamais eu à subir un avortement.

Un système de valeurs pré-établies, une approche plus saine de la sexualité empêchent cette situation. Ainsi le mariage précoce chez la femme. L'avortement était rare dans n'importe quel village traditionnel. Il y avait des moyens ancestraux de se débarrasser de grossesses qui nuisaient à une image ou à un processus social. La famille impliquée s'en occupait et seules les femmes s'en chargeaient. En général,

la mère de la fille ou la sœur du père. On ne voyait des filles mères que dans les exodes. Dans tout exode, il y a altération de l'échelle des valeurs... Léonora me racontait qu'elle aussi avait eu à subir un avortement. À se demander si les femmes ne vivaient pas les mêmes choses partout (Bugul, 1982: 66).

La solitude, toujours la solitude pour cette femme qui se cherche en vain dans un pays qui, c'est ainsi qu'elle le ressent, la rejette malgré tous ses efforts d'intégration. Il paraît que parfois le malheur peut avoir un côté positif, et nous voyons pour la première fois apparaître dans l'ouvrage de Ken Bugul une des lignes maîtresses de son œuvre : la confraternité féminine⁴. Là, pas de couleur de peau, les femmes en général doivent s'entraider, et elles s'entraident dans *Le baobab fou*. Elles savent que la vie n'est pas simple et que transcender la race est le premier pas pour se sentir humaines : *J'étais heureuse de me trouver là en compagnie de Léonora. Pourquoi les femmes ne restaient-elles pas plus souvent ensemble ? [...] C'était calme, c'était bon, c'était merveilleux* (Bugul, 1982: 66). Seules les femmes peuvent comprendre les femmes⁵ et le lecteur prend conscience de la sincérité de Bugul dans *Riwan ou le chemin de sable* où l'écrivaine raconte l'expérience, qu'elle décrit comme pleine et merveilleuse, de son mariage avec le Serigne de Déroulère (Gehrmann, 2006: 75). Mariage réussi pour Ken qui vit, heureuse et épanouie, dans le harem⁶ entre les co-épouses du marabout, elle, la vingt-huitième épouse de cet homme qui lui fait découvrir la sensualité et l'amour, à elle qui a une telle expérience de la vie⁷... La douleur causée par cette mère qui jamais ne l'a

4. "Quand une Nègresse manifeste concrètement sa solidarité avec des femmes d'autres races, il ne s'agit point –contrairement à ce que certains Nègres traditionalistes pensent et soutiennent– d'un mimétisme de pratique, mais d'une conviction profonde. Sur ce point tout allusion à un phénomène d'imitations ne traduirait qu'une non-saisie politique objective de la dimension de la condition féminine ou une volonté systématique de diviser les femmes. La solidarité entre femmes doit être comprise, abstraction faite de toute considération raciale, ou de classe, en ce sens que Noires, Jaunes, Blanches, bourgeoises travailleuses ou non, prolétaires ou –lumpen-prolétaires–, toutes les femmes sont exploitées par le système patriarcal" (Thiam, 1978 : 182-183).

5. "La souffrance des femmes, quelles que soient leurs origines, leur nature et leur extraction sociale, est notre affaire à toutes ! [...] Nous devons, toutes autant que nous sommes, ne jamais oublier que le mot « aïe » qui exprime la souffrance, se dit dans toutes les langues et de la même façon" (Beyala, 1995 : 104-105).

6. Voir González Alarcón, I. Esther, "Musc, petit pagne et polygamie", *Francofonía*, 2010, n. 19: 84-97.

7. "L'expérience polygamique de Ken Bugul nous est présentée –et c'est peut-être le plus choquant– non comme l'expérience d'un vécu personnel, mais comme une réalité à caractère universel : la polygamie est le lieu de la sensualité, de la confiance et de l'Ordre. Et, en plus, la polygamie représente aussi pour elle l'espace –symbolique et réel– des femmes qui lui avait été refusé auparavant. La narratrice présente son histoire (son union au Serigne) comme l'accomplissement de sa quête du bonheur" (Díaz Narbona, 2001: 128).

aimée ne dessèche pas les sentiments de Ken envers les femmes qu'elle considère comme des sœurs, des amies, des âmes jumelles :

Dès que deux femmes se trouvaient ensemble, elles étaient considérées comme des lesbiennes. [...] Je découvrais l'amitié entre femmes et me disais que les femmes devaient rester ensemble.

Que de sottises, il restait encore pour l'ignorer ! Les femmes se haïssent, se jalourent, s'envient, se fuient. Elles ignorent qu'il n'y a pas "des femmes", il y a seulement la femme. Elles devraient se retrouver, se connaître, s'imprégner. Elles ont des choses à se dire puisqu'elles sont semblables. Se libérer n'est pas se détacher de ses semblables pour chercher l'amitié, la compagnie de l'homme.

Là-bas dans le village, les femmes se donnaient des conseils, se confessaient, vivaient ensemble. Pourquoi ici a-t-on cherché à bouleverser la nature ? Insatisfaites, elles revendiquent. Que revendiquent-elles ? Pour pouvoir être bien avec les autres, en l'occurrence l'homme, il faut d'abord que les femmes soient bien avec elles-mêmes dans leur peau et entre elles. Il faut que les femmes s'acceptent (Bugul, 1982: 100).

L'expérience de la vie commune avec Jean Wermer ne lui apporte que déséquilibre et désolation et comme chaque fois qu'elle souffre, elle oppose à cette douleur l'image de l'Afrique, de son Afrique qu'elle fuit mais qu'elle sait, au plus profond d'elle-même, qu'un jour elle sera sa planche de salut, sa guérison :

Cela me rappelait, quand, dans mon pays, un homme épousait une nouvelle femme. Dans le cas où l'homme était déjà marié, il demandait la permission à sa première épouse, de passer plusieurs nuits consécutives avec sa nouvelle jeune femme, avant d'appliquer le roulement traditionnel. Cela permettait qu'ils s'habituent l'un à l'autre, à cultiver le sentiment, à mieux se connaître, à permettre à l'homme de passer la période de fécondité de la femme avec elle, à empêcher l'homme de rester avec une autre de ses femmes en pensant à sa jeune épouse [...] Ah ! que n'avais-je connu les douces réalités de ma race et de mon peuple ! (Bugul, 1982: 77).

Enfin les mots *race* et *peuple* sont employés et marquent le début d'une analyse en profondeur du mal de vivre de cette femme qui lutte entre son esprit, qu'elle veut occidental, et son cœur, qui lui est africain. La bataille est rude et la drogue est là, à portée de la main. Consolatrice et trompeuse, elle s'acharne sur les êtres faibles qui trouvent en elle la main secourable qui va les aider. Synonymes de liberté et de modernité dans la société où elle vit désormais, le haschich et l'héroïne l'écoeurent et ne lui permettent pas l'oubli *Je fumai du haschich pour la première fois... Ils ignoraient que nous n'avions pas la même vision des choses. L'Occident désacralise tout. L'herbe en Afrique sert dans les cérémonies ou en thérapeutique, fonctions sacrées* (Bugul, 1982: 77). Le désespoir augmente. La

mort du père, qui en principe devrait aider cet être sans repères à se retrouver et retrouver son pays, pays qu'elle porte en elle, ne fait que détruire encore plus l'image que Ken se fait de ce qu'elle appelle *le rêve éternel*, un rêve qui jamais ne sera réalité, ce qui est le propre du rêve *Je m'étais rendue dans mon pays pour le décès du père enterré depuis un mois déjà. J'y passais quinze jours de mélancolie à me dire que ce n'était pas non plus là que je trouverais le rêve éternel. Il fallait faire demi tour et laisser reprendre l'éternel supplice* (Bugul, 1982: 95).

Ken porte en elle son exil intérieur, exil qui se forme inexorablement lors de l'abandon de la mère⁸ et détruit l'enfant et la future femme, et l'exil extérieur d'une jeune femme perdue dans une société qui la considère plus comme un objet, de désir ou de curiosité, que comme un être humain. Elle porte bien son nom, Ken Bugul signifie "personne n'en veut" en wolof.

Mal aimée par sa famille, mal aimée par cette Europe qui l'a méprisée, Ken plonge dans les gouffres de la déchéance, et puisqu'il faut boire jusqu'à la lie, elle boit, seule et tremblante cette coupe qui a nom prostitution *Inconsciemment, j'étais irrésistiblement attirée par tout ce côté de l'Occident dont on ne m'avait jamais parlé dans les manuels* (Bugul, 1982: 87).

Se prostituer, sans en avoir le besoin matériel, est aussi exprimer et mettre en scène le désir qu'elle ressent d'humilier l'homme Blanc, de le rabaisser à un corps pantelant qu'elle domine et méprise tout en se sentant terrassée de honte et de chagrin *J'avais envie de pleurer. J'avais envie de courir jusqu'au village, de rester sous le baobab et pleurer là jusqu'à l'évanouissement de tout ce qui pourrait me rappeler la vision de cet homme aux chairs ballantes et qui avait du mal à se soulever de la petite table sur laquelle il avait cru renaître* (Bugul, 1982: 87). Se salir encore et encore, tomber toujours plus bas et ajouter, à la solitude qui est en train de la détruire, la faute impardonnable d'une mère indigne qui lui préfère la fille de sa sœur aînée et part sans un mot, pour toujours :

Je maudirai toute ma vie ce jour qui avait emporté ma mère, qui m'avait écrasé l'enfance, qui m'avait réduite à cette petite enfant de cinq ans, seule sur le quai d'une gare... et l'enfant hurlait à la mort [...] Je maudirai toute ma vie ce jour qui avait

8. "Si la perte de la mère la pousse vers une démarche, toujours incertaine, de conquête d'une place, d'un statut, d'une identité en définitive, il ne faut pas oublier que cette perte est doublement symbolique: la mère recouvre aussi bien la généalogie féminine que le sentiment d'appartenance à une collectivité bien définie. Elle vit la confrontation des deux cultures comme s'ajoutant à sa condition de femme" (Díaz Narbona, 2001: 124).

emporté ma mère, qui m'avait écrasé l'enfance, qui m'avait réduite à cette petite enfant de cinq ans, seule sur le quai d'une gare alors que le train était parti depuis longtemps [...] Oh, mère!, pourquoi parlais-tu? Je maudissais tout le monde, le père, la première femme du père, les frères et les soeurs qui tous lui avaient dit au revoir, gaiment me semblait-il (Bugul, 1982: 82).

Il s'agit du moment-clé dans la vie de cette femme de lettres. C'est la frontière qui sépare son passé de son futur. Une frontière infranchissable et à laquelle Ken Bugul se heurtera sans arrêt. Malédiction et châtement impitoyable qui, comme dans la mythologie, condamne Ken, Danaïde moderne, à recommencer sans cesse un travail sans espoir de le voir aboutir. Ce "tonneau" c'est le départ de sa mère :

Que pouvais je faire d'autre que de retourner à la maison qui désormais n'était plus familiale. J'étais avec des gens qui soudain m'étaient devenus étrangers. J'étais allée voir le père et lui demander à quand mon départ. Maintenant, ce n'était plus pourquoi la mère partait, c'était à quand mon tour ? « Demain », répondit-il. Mais il n'en fut rien. Les adultes se rendaient-ils compte que seuls les enfants savent vivre fortement les émotions ? Ah ! tous les bouleversements que le départ de la mère avait occasionnés ! Des sentiments ignorés m'avaient envahie (Bugul, 1982: 81).

Cet ouvrage, courageux et sincère est une confession, parfois choquante mais toujours touchante, d'une écrivaine qui veut régler ses comptes avec la culture française (ses *ancêtres les gaulois...*) et les dégâts qu'elle a occasionnés aux colonisés en leur faisant croire que c'était aussi la leur, et une famille qui, dans une Afrique maternelle, n'a pas voulu la mater, elle, Ken, et l'a montrée du doigt comme un être sans valeur. Seul le baobab lui indique qu'elle appartient à une lignée importante du village (son père a fondé le village), qu'elle est Sénégalaise et que tôt ou tard c'est là qu'elle devra vivre. Mais ce voyage initiatique doit être fait pour se confronter avec soi-même et en sortir renforcée et fière de ses origines. Assumer l'Afrique et ses coutumes, les perpétuer, les faire connaître voilà le travail que Ken Bugul doit faire dans son travail d'écriture et de femme.

La vision de la femme noire qu'ont certains occidentaux, vision qui aujourd'hui ressemble étrangement à celle soufferte par Ken pendant la seconde moitié du vingtième siècle, est équivoque et blessante. Sans qu'ils en soient conscients, ils la considèrent comme appartenant à une espèce différente, à peine humaine (si belle, si noire, si différente...) mais qui vous pose lorsque, dans un lieu public, on l'exhibe comme un bel animal sauvage que l'on promène au bout d'une laisse :

Partout j'étais la seule Noire, certes pas l'ambassadrice du peuple noir, mais à défaut des Pygmées ou de Masaï à moitié nus, celle qui délirait avec eux Blancs, dans une

peau noire. J'étais celle chez qui chacun voulait laisser sa carte de visite ; avec qui chacun voulait parler. J'étais le happening de tout ce monde des arts et des mondanités. Culture occidentale et un éventail de connaissances mémorisées sans méthode et projetées tous azimuts me faisaient apprécier par ces mécènes et philanthropes des temps nouveaux. J'allais donc partout et j'étais partout celle qu'on remarquait. Parce qu'elle était noire, et aussi parce que, par désespoir, elle s'accrochait et osait. Elle osait la transparence, elle osait le déguisement, elle osait rire, elle osait pleurer, mais au fond était amère [...] Ces gens riches étaient libres de faire ce qu'ils voulaient, ils absorbaient la diaspora pour l'originalité. « Nous avons une amie noire, une Africaine », était la phrase la plus « in » dans ces milieux. La Négresse après les lionceaux et le singes, avec les masques Dogon et d'Ifé. J'étais cette négresse, cette "chez vous autres", cette "toi, en tant que noire, il faudrait que...", cet être inutile, déplacé, incohérent [...] L'arrivée des Blancs avait sapé des fondements sacrés, les avait disloqués pour faire du colonisé un angoissé à perpétuité... (Bugul, 1982: 102).

Noire à l'extérieur, négresse à l'intérieur, chaos occidental et rien qui puisse le combler...

Le baobab fou est un ouvrage autobiographique⁹, pas un journal personnel que l'on écrit tous les jours. Ken Bugul, avec le recul (et l'âge...) est la narratrice équilibrée d'une partie de sa vie turbulente et erratique. Les *flash-back* qui reviennent sans cesse dans le texte sont la voix de l'écrivain qui essaye de consoler le personnage en lui indiquant comment il peut s'en sortir et où il doit porter ses pas. Mais Ken Bugul-personnage refuse d'écouter Ken Bugul-écrivain, comme elle refuse d'écouter qui que ce soit, elle comprise. Il est des êtres qui vont, silencieux et têtus, jusqu'au bout du chemin qu'ils se sont tracé, sachant pertinemment que le gouffre les attend. Il est des êtres qui doivent passer par toutes les étapes terrifiantes de la vie pour arriver à la conclusion que le bonheur et le respect de soi peuvent être dans les événements les plus simples et les plus inintéressants de la routine de tous les jours. Peu à peu Ken se dépouille de tout ce que lui a octroyé la civilisation occidentale. Toutes les idées préconçues : attirance

9. "Le *baobab fou* représente une prise de parole totale, une parole annoncée par d'autres voix, prise qui ne se complète que lors de la transgression du silence imposé par la Parole du Père. L'avortement, la prostitution, l'homosexualité... des réalités que les femmes ne doivent pas décrire, surtout si elles les ont vécues. Norme rompue par Mariétou Mbaye qui se voit forcée, de la sorte, à devenir Ken Bugul [...] pour ainsi voiler ou romancer l'histoire de sa vie. Car, en effet, son ambition n'était pas d'écrire un livre mais de se prendre à témoin de son propre vécu comme si l'écriture thérapeutique [...] pouvait lui tracer le chemin de la quête de la double identité perdue ou non assumée, son identité de femme noire et colonisée" (Díaz Narbona, 1998: 45).

de l'homme Blanc soi-disant plus tendre en amour contrairement à l'homme Noir qu'elle analyse sans complaisance à travers des yeux d'une femme blanche *un surexcité, un refoulé qui fait l'amour avec violence* (Bugul, 1982: 65), supériorité de la culture Occidentale (la culture orale est tellement primitive... d'ailleurs est-ce culture ?), société plus civilisée où les gens vivent et meurent seuls, solitude de l'étrangère qui ne demande que le respect et est détruite à cause de sa différence, amitiés sordides qui l'entraînent vers la drogue... L'école française¹⁰ ne l'avait pas préparée à tout cela. Les manuels scolaires présentaient une société parfaite où tous avaient leur place, tous les Français bien sûr...

Acculée, sans espoir, il lui reste encore une expérience à vivre pour compléter son périple : le suicide *mourir, mourir maintenant, le suicide pur* (Bugul, 1982: 17) La boucle sera enfin bouclée définitivement. Comment une femme aussi esseulée, aussi mal-aimée peut-elle continuer, d'échec en échec, à s'accrocher à la vie ? Tout s'écroule autour d'elle mais pas elle, elle non car le lien qui, invisible, la lie à son village, se tend. Enfin la conscience se réveille, rejetée par l'Occidental, car c'est bien de cela qu'il s'agit, Ken *folle de rage et de désespoir* doit repartir avant qu'il ne soit trop tard pour elle. L'Occident lui a enlevé *ses illusions, ses rêves* mais n'a pas été assez puissant pour lui dérober la vie :

Le non-retour des choses avait amputé la conscience. Le rétablissement était devenu impossible. Rétablissement de l'enfance perdue, envolée un après-midi, la première fois que j'avais vu un Blanc.

Le sublime se superpose à l'irréel et j'étais incapable de rêver. Le rêve m'était interdit comme par la suite tout ce qui consistait en la survie de l'irréel, cette illusion qui donnait envie de poursuivre. J'étais arrivée comme le diable engageant le combat avec l'adversaire. J'avais essayé de me défier, ce fut presque la victoire mais le jeu valait-il la peine ? J'avais repris conscience à temps. (Bugul, 1982: 102).

Le Baobab, son baobab, celui qui avait été témoin de la fondation du village, la mémoire de sa lignée, l'ami protecteur est mort *J'avais pris rendez-vous avec le baobab, je n'étais pas venue et je ne pouvais pas l'avertir, je n'osais pas. Le rendez-vous manqué lui avait causé une profonde tristesse. Il devint fou et mourut quelque temps après* (Bugul, 1982:181). La souffrance enduret ou détruit. Le baobab est frappé de plein fouet par toutes ces blessures qui sont destinées à Ken. Si elle se sauve, lui en meurt et en meurt fou dit-elle. Père-Baobab que se sacrifie pour sa fille,

10. Voir Cheik Hamidou Kané (1998). *L'aventure ambiguë*. Paris: Julliard: 13.

pour son pays, pour que l’Afrique puisse continuer à exister et reconquérir sa dignité. *Le baobab fou* c’est la lutte suicide contre l’imposition de la culture de la colonisation, contre la vision tronquée que nous percevons, nous Occidentaux, de la femme africaine et de sa société, contre une liberté mal comprise et mal expliquée dont les conséquences sont terrifiantes. C’est la voix, rauque de souffrance et d’orgueil, d’une Africaine qui, debout, nous lance au visage les erreurs que nous avons commises et que nous refusons de voir et d’assumer : le juste retour des choses.

Références

- BEYALA, C. (1995). *Lettre à mes sœurs occidentales*. Paris: Spengler.
- BUGUL, K. (1982). *Le baobab fou*. Dakar: Les Nouvelles éditions africaines.
- BUGUL, K. (1999). *Riwan ou le chemin de sable*. Dakar: Présence africaine.
- DÍAZ NARBONA, I. (1999). “Une parole libératrice : les romans autobiographiques de Ken Bugul”. *Estudios de lengua y literatura francesas* 12: 37-51.
- DÍAZ NARBONA, I. (2001). “Une lecture à rebrousse-temps de l’oeuvre de Ken Bugul: critique féministe, critique africaniste”. *Études françaises* 37 (2): 115-131.
- GEHRMANN, S. (2004). “Désir de/du Blanc et écriture autobiographique chez Ken Bugul” en *Le Blanc du Noir. Représentations de l’Europe et des Européens dans les littératures africaines*. (Ed. S. Gehrman, J. Riesz). Berlin: LIT Verlag.
- GEHRMANN, S. (2006). “La traversée du Moi dans l’écriture autobiographique francophone”. *Revue de l’Université de Moncton* 37 (1): 67-92.
- GONZÁLEZ ALARCÓN, I. E. (2010). “Musc, petit pagne et polygamie”. *Francofonía* 19: 84-97.
- KANÉ, Ch. H. 1998 (1961). *L’aventure ambiguë*. Julliard: Paris.
- MALONGA, A. N. (2006). “Migritude, amour et identité. L’exemple de Calixte Beyala et Ken Bugul”. *Cahiers d’études africaines* 46 (181): 169.
- MAN, M. (2007). *La folie, le mal de l’Afrique postcoloniale dans Le baobab fou et La Folie et la Mort de Ken Bugul*. Columbia: University of Missouri.
- THIAM, A. (1978). *La parole aux Nègresses*. Paris: Denoël.